

Liberté

La langue mordue (extraits)

Seyhmus Dagtekin

Volume 47, numéro 1, février 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/32885ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dagtekin, S. (2005). La langue mordue (extraits). *Liberté*, 47(1), 43–48.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La langue mordue (extraits)

Seyhmus Dagtekin

I

Je t'ouvre et je t'attends, un trou à la hauteur de tes genoux
Un trou entre tes dents qui plongent dans le vide de tes entrailles
Fine et allongée

Te défaisant de ta course vers ma bouche

/

Elle trouve que j'en fais trop

Que je regarde trop ses ongles qu'elle ronge, ses cheveux qu'elle
[enroule autour de ses doigts

Ses yeux en veille

Ses genoux penchés du même côté

Ses dents à mâcher sa tête avec ses lointains

Fine et allongée avec une courbe et le gouffre des oreilles

Un air qui traînera sur les visages qui se recomposent dans le flou
[que tu laisses à ta suite

À chaque fois autre

À travers tes yeux dans le dos de l'autre

Le gouffre des heures par les jours paires, par les jours sans repères
[de ma vue

Comme si je la voyais de loin

De loin en loin dans les troubles de ma vue

Vue de près

Une ombre passe

Accompagnée d'un homme qui la suit de près

Une ombre traverse mon corps comme un condensé de frissons

Elle vient et disparaît dans les ramifications de mon corps

Elle vient et me suit de près dans mes disparitions

Dans mes dispersions sans corps

Comme une tâche à part

Qui traverse le passé, annexe l'avenir

Comme le ressort cassé des heures

II

Chacun se retient, personne ne lâche

Chacun frappe une fois avant d'entrer

Minuit cinq

Chacun dans l'attente déjà entamée des retours

Ton visage dans le voisinage du mien

Sur une friche

Tellement serré, de près

/

Plus aucun espoir pour l'étreinte

Là, on va être trois sur pied, quatre à destination

Deux puces et matrices, cinq recouverts de bulles

Neuf terrassés à chaque pied

Comme si j'allais ourdir une mémoire dans ma nuit balnéenne,

[semée de biches et de hasard

/

Mais qu'as-tu à te mirer Casimir

À te fermenter

À travers églantine et brillantine

À l'écart de ce dos rond et fermé

Chacun dans son puits

Quarante pics, pondus et écourtés dans le même puits

Chacun avec un œil entouré des restes de ses puits

Secs, profonds, tout en poussière

À chaque descente, creusant d'autres puits dans le sillage de ma

[langue

Des pics au bout de chaque cervelle, à la fin de chaque seuil, au

[début de chaque hoquet

L'an mille, dans la proximité et l'étendue

Descendant de chaque monture

Remontant chaque nuit dans l'œil d'un buffle

Du fond de son puits à tes os océanes

Même pas brèche, même pas sale
Un avenir en sablier
Tout de suite une pensée
Tout de suite un retour sur la pluie tombant sur tes cheveux brisés
Un retour sur tes oublis
/
Quand je traverse la tienne, que reste-t-il de l'instant sur ma
langue
/
De mes dés sur la face du jour
Des pleurs de cette fille
Des feuilles de cette pensée qui déborde ta langue
La soudaine précipitation du soleil sur la terre des astres débridés
Je lui mords les oreilles, je lui tire les cheveux, je lui frappe la tête,
[je lui bouche le regard avec les murs de ma pensée
Et je te laisse te recouvrir de mes restes dans ta bouche

Ce soir, hier dans le tard de ce soir
Jamais à six heures
Un grand garçon dans les bras de la sœur de Benjamin qui fait
[semblant de ne pas l'avoir entendu
De jour en jour, miches et ruses, chasses et globules
À trier, et là, soudainement
Épaisse, grasse, volumineuse, bruyante, venimeuse
Les verticales, Vénus et appendices
Aujourd'hui, ma tête
Petite, rétrécie, ramollie, boueuse
/
Même si tu étais déjà dite

J'efface tous les lundis qui étaient de trop
Je regarde l'oasis et le corail
Une bouche rouge
Tapis et clés de contact
Autant de braseros et de ruches
Je range tous les lundis qui étaient de trop
Le rouge des matins
Les dents qui étaient de trop dans les bouches
Ma tête comme une inflagation
Comme si j'allais devenir petit, petit, petit
Et disparaître comme une buée de sauterelles dans l'eau

Des frères et des sœurs et des assassins

Des frères et sœurs assassins

Des assassins des frères et des sœurs

/

Pour que chacun découvre sa vérité devant ta face défaite comme

[un songe interrompu en pleine débâcle